

Extrait du livre

Gi-gisent

Franck du Boucher
Hervé Gauville

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSES »
Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés. Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau qui est à la base de leur projet éditorial. Mais ce renouveau est moins une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Couverture : © Franck du Boucher
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2007.
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Franck du Boucher
Hervé Gauville

CI-GISENT

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

PRÉFACE

À part reposer en paix, que faisons-nous dans un cimetière ? Nous nous y promenons, nous arrosons les fleurs, nous remplaçons les fanées par des fraîchement cueillies si nous venons souvent, par des artificielles si nous nous contentons du rendez-vous de la fête des morts, nous nous cachons derrière une stèle, nous feuilletons le journal, nous lisons un livre, nous conversons, nous profanons les sépultures quand nous sommes des imbéciles de nuit, nous les taguons quand nous sommes des imbéciles de n'importe quelle heure, nous méditons, nous nous recueillons, nous prions, nous pleurons, nous nous ennuyons, nous nous perdons, nous nous cherchons, nous découvrons des noms, des dates, des inscriptions. Nous y faisons quelquefois des rencontres et retrouvons, à l'occasion, de vieilles connaissances.

Les cimetières sont souvent d'agréable fréquentation et pourtant, les tombes qui les remplissent sont en général assez disgracieuses. S'agirait-il d'un territoire au-delà du beau et du laid ?

Les tombes ne tombent pas du ciel même si elles le promettent. Elles proviennent des pompes funèbres qui tarifent le marbre et gravent la dalle. Mais si elles ne tombent pas, il arrive que nous tombions sur elles et même que nous tombions en arrêt devant une tombe.

Ce nom-là ne nous est pas inconnu. Où l'avons-nous déjà vu, lu, entendu ? Bon Dieu mais c'est bien sûr, c'est lui qui a écrit, elle qui a joué, eux qui ont peint, sculpté, vous savez bien, enfin ! Nous sommes en présence d'une célébrité, d'un illustre personnage du monde des arts ou des lettres. Debout devant son cadavre plutôt, puisque sa tombe couchée là, à nos pieds, est supposée recouvrir les restes du grand homme/ grande femme.

Alors remontent en mémoire des livres, des expositions, des concerts, ces moments d'émotion à la faveur desquels nous nous apitoyons sur nous-mêmes d'autant plus facilement que nous croyons y détecter le signe d'une sensibilité particulièrement aiguë. La nostalgie provoquée par les anciennes découvertes littéraires et artistiques est la pommade de l'âme. Regardez donc qui est enterré ici. Vous rendez-vous compte, un si bel

auteur, un artiste à ce point singulier, un musicien tellement original, finir là, comme un chien au fond d'un trou ?

Voici venu le temps des poncifs, truismes, clichés et autres lieux communs sur la terre qui retourne à la terre, nous sommes peu de chose et heureusement que son œuvre lui survivra, les génies ne sont-ils pas immortels ?

Il y a cependant un moyen d'échapper à cette tentation de la bêtise ordinaire. Ou, du moins, de s'y employer. Cela consiste à remplacer les considérations générales et les formules toutes faites par une observation d'abord silencieuse. Une tombe n'est rien d'autre que de la pierre taillée sur un lopin. Et néanmoins, pas deux tombes pareilles, sauf celles des morts pour la patrie, absences de corps alignées sous des rangées de croix blanches identiques. Sinon, chaque sépulture s'efforce de ne pas ressembler à ses voisines. On a les distinctions qu'on peut.

Quantité de détails surgissent, amusants, attristants, curieux, prévisibles, surprenants, saugrenus. L'uniformisation à laquelle seraient voués les défunts, tous égaux, paraît-il, devant la mort, est sans doute le leurre ultime.

Mais le plus remarquable est l'écart creusé, à grandes pelletées posthumes, entre l'idée que nous nous faisons de tel ou tel personnage et l'image que nous délivre, *hic et nunc*, la contemplation de sa tombe. Devant le caveau d'un inconnu, anonyme ou pas, l'observateur n'a aucune raison de sentir vaciller son système de représentation. En revanche, face au tombeau frappé d'un nom propre qui lui est, à divers titres, familier, le visiteur de nécropoles ne peut manquer d'éprouver un léger vertige. Tout lui semble étrange et étranger : l'emplacement, la couleur de la pierre, l'état de fraîcheur ou d'abandon, l'inscription sur la stèle, l'herbe et la terre alentour, les enterrés voisins et même l'état du ciel au-dessus de la croix ou du cippe, les nuages qui passent, là-haut ou là-bas, les merveilleuses citations et toutes ces sortes de choses.

À propos de citations, il en est une qui convient à ces capitales du repos éternel, pour peu qu'on remplace le mot vie par son antonyme : « La vie n'apporte aucune désillusion, la vie n'a qu'une parole, elle la tient. » Georges Bernanos a écrit cette phrase dans un livre qui dénonce les

horreurs de la guerre franquiste et qui s'appelle
Les grands cimetières sous la lune.

En temps de paix, les petits cimetières sous
le soleil ne sont pas mal non plus.



Guillaume APOLLINAIRE
Cimetière du PÈRE-LACHAISE, Paris 20^e
1880-1918

Guillaume Apollinaire en ce lieu n'est pas seul, et l'ensemble funéraire qui abrite son corps paraît en témoigner : deux plates-bandes de part et d'autre de la pierre tombale, et, ce jour-là, deux bouquets de plantes grasses, deux vases, l'un noir et l'autre blanc, deux gerbes de fleurs.

À même la terre est posée une dalle, plate, lisse et rigoureuse comme la page d'un livre. En lettres rouges, un poème se détache sur le poli du granit :

« JE ME SUIS ENFIN DETACHE
DE TOUTES CHOSES NATURELLES
JE PEUX MOURIR MAIS NON PECHER
ET CE QU'ON N'A JAMAIS TOUCHE
JE L'AI TOUCHE JE L'AI PALPE

ET J'AI SCRUTE TOUT CE QUE NUL
NE PEUT EN RIEN IMAGINER
ET J'AI SOUPESE MANTES FOIS
MEME LA VIE IMPONDERABLE
JE PEUX MOURIR EN SOURIAINT

HABITUEZ-VOUS COMME MOI
A CES PRODIGES QUE J'ANNONCE
A LA BONTE QUI VA REGNER
A LA SOUFFRANCE QUE J'ENDURE
ET VOUS CONNAITREZ L'AVENIR »

À l'aplomb de la pierre tombale se dresse un monolithe imposant, rugueux et grossièrement équarri. C'est sur cette stèle, dont ils épousent le modelé irrégulier, que sont gravés en lettres noires les noms des disparus : Guillaume Apollinaire de Kostrowitsky, et Jacqueline Apollinaire, sa femme pendant une demi-année, sa veuve pendant un demi-siècle. À la lecture du nom du poète, on se souvient que Wilhelm Apollinaris, de Kostrowitsky par sa mère, de filiation incertaine par son père, naquit à Rome, vécut en Provence, puis se fixa à Paris, où il mourut de la grippe espagnole. Il semble vain dès lors de tenter d'établir une quelconque analogie entre la forme particulière de la stèle et les alignements de Carnac : il n'y a dans ce menhir pas l'ombre d'une allusion à la Bretagne.

Stèle et pierre tombale s'opposent et se complètent, et cette dualité conduit à en nommer une autre, celle des deux personnalités qu'Apollinaire endossa successivement : son

insouciance d'avant-guerre fit place, après une terrible blessure et deux trépanations, à un repli grincheux sur des valeurs telles que le patriotisme et la natalité. Avant sa mort, Apollinaire est devenu sérieux, aussi sérieux qu'une pierre tombale. À cet égard, sur la dalle de son tombeau est aussi gravé, outre le poème précité, un calligramme qui se déchiffre ainsi :

« MON CŒUR PAREIL A UNE FLAMME »

Si l'on relève les yeux vers la stèle, celle-ci, par sa ligne élancée et ses contours mouvants, en apparaît alors comme la métaphore, et les gerbes de roses rouges qui jaillissent de la pierre en accentuent la véritable signification. Qu'elles soient artificielles est ici sans importance, car le poète authentique réside en cette effusion où s'abolissent ses contradictions, s'unifient ses amours, s'universalise son message.

Apollinaire, ou l'Unique retrouvé dans la mort.



Antonin ARTAUD

Cimetière SAINT-PIERRE, Marseille
1896-1948

Sur le registre de la conservation est mentionnée une date, celle du 19 avril 1975, la date de son arrivée à Marseille. Retour à la case origine puisqu'il est né en cette ville en 1896. Soixante-dix neuf années séparent donc le cadavre et le nouveau-né. Mais Artaud insultait les vers depuis vingt-sept ans déjà quand on l'envoya se faire réenterrer à Marseille. Entre-temps il avait transité à Ivry-sur-Seine où il était mort. Ce premier séjour dans la banlieue parisienne devait être temporaire. Il en avait pris pour trente ans, agrémentés d'une réduction de peine de trois ans. La peine d'Antonin, comme celle de Vincent, son compagnon de douleur, ne saurait être réduite par aucune mesure administrative. On peut bien réduire les têtes, on ne réduira pas la peine des « suicidés de la société ». Toujours est-il que la deuxième réclusion, à Saint-Pierre, a toutes les chances d'être définitive. Une inscription sur sa tombe l'atteste en effet. On peut lire en majuscules les lettres C et P, c'est-à-dire concession

perpétuelle, suivies du numéro 22056. Ce coup-ci, c'est bien la perpète et même le numéro du dossard de pierre ne fait pas défaut. Ces dates et ces chiffres sont aujourd'hui frappés d'une inanité d'autant plus grande que la dalle ne porte aucune trace de cette cruauté qui fait s'accoupler, pour le pire évidemment, le double et son théâtre, son théâtre d'ombres fantomatiques. On apprend seulement que l'entrepreneur funéraire, cet acteur de l'après-dernière heure, s'appelle J.E. Villa. Quelle villa ? La Villa Chagrin, comme la prison de Bayonne ? Et pourquoi ces détails apparaissent-ils aussi dérisoires ? Pourquoi ce bloc de marbre teinté d'un ton rouille et piqueté de noir prend-il justement la couleur chagrine d'un asile touché par le crépuscule des fous ? Pourquoi cette croix couchée se donne-t-elle à bon compte des airs de bigoterie porphyre ? Pourquoi, alentour, ces petits parterres caillouteux tout juste bons à agrémenter le jardinet étriqué d'une résidence secondaire achetée à crédit par de besogneux retraités ? Pourquoi cette insistante déception comme d'un rendez-vous manqué ? Sans doute parce qu'on attend, autre chose – mais quoi ? – quand il s'agit de l'auteur de *L'ombilic des limbes*. Et aussi – et surtout –, parce que l'unique inscription qui se remarque, gravée en larges lettres au fronton de

l'édifice, parce que ces mots, dans leur brutale banalité, demeurent inadmissibles. Qui, sans sourciller, peut accepter d'un cœur tranquille de lire ces trois mots : « Famille Antonin Artaud » ? Passe encore si on lisait « Antonin Artaud » ou simplement « Artaud » ou même, à la rigueur « Famille Artaud ». Mais comment imaginer que l'auteur des sulfureuses *Lettres de ménage* puisse se trouver, à l'état posthume, associé à une quelconque famille ? Que l'acteur de Dreyer, Gance et Pabst passe sa mort enseveli dans un caveau familial, ce serait encore dans la logique d'un certain ordre des choses. Même si ces choses sont celles d'une société honnie, d'une société qui se souciait aussi peu des Tarahumaras que du destin des *Cenci*. Mais que lui, dont la correspondance avec Jacques Rivière demeure l'un des plus beaux exemples de torture mentale, lui qui pesait ses phrases à l'aune de ses nerfs, que cet homme-là donne à son insu son nom et son prénom à une « famille », voilà bien le scandale. Car, si famille il y a, il faudrait la chercher du côté de chez Roger Blin, Jean-Louis Barrault ou – pourquoi pas ? – Julian Beck qui voulut faire de son Living Théâtre le lieu d'exorcisme de cette fameuse cruauté.

Passant venu d'une autre planète, tu croiras voir enterrés ici une ribambelle de moutards

et deux ou trois aïeux, réunis sous le nom et le prénom d'Artaud Antonin. Ne t'y fie pas ! Celui qui est couché là invective, la mâchoire pleine de terre, les familles du monde entier. Seuls les oiseaux ne l'importunent pas, les oiseaux comme ce peintre, Paolo Uccello, ce *Paul les oiseaux* dont il fit un poème.

Pierre BENOIT

Cimetière marin de CIBOURE,

Pyrénées-Atlantiques

1896-1962

Agathe abaissa ses jumelles que leur courroie retint contre sa poitrine et, d'un geste nerveux, redressa une mèche insolente descendue lui barrer le front. *L'Atlanta* venait de virer de bord et contournait maintenant le môle. Elle reprit alors ses jumelles et les braqua vers le panneau routier sur lequel les lettres grossies alignèrent leur message : « Vous entrez à Ciboure, nous vous souhaitons la bienvenue. » Ce panneau se trouvait en bordure de la route, à l'entrée de la ville, juste au-dessous du cimetière. On ne pouvait choisir meilleur emplacement pour un rendez-vous. Satisfaite, Agathe observa le clipper pénétrer dans la rade. Elle poussa un soupir de soulagement.

Agnès se tenait tout en haut du cimetière en pente raide qui domine l'océan. Près du portail, non loin de la pancarte qui interdisait l'accès aux chiens, elle s'était postée un genou en terre. Dans la lunette du fusil qu'elle appuyait au creux de son épaule, son coude gauche bien calé sur l'autre



genou, elle distinguait parfaitement le pont du voilier. Elle n'était pas pressée. Mieux valait laisser le navire achever sa manœuvre et s'immobiliser contre la digue. Elle inspira une profonde gorgée d'air puis bloqua son souffle.

Adriana s'était tapie au milieu du cimetière, à côté d'une robuste tombe en pierre de Bidache. À la surface de celle-ci avait été creusée une petite cavité en forme de coupe que la dernière pluie avait emplie d'eau. Une inscription était portée sur la pierre. La jeune femme avait eu tout le temps de la déchiffrer. « L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe et sert à désaltérer l'oiseau du ciel. » Après avoir consulté le manuel qui ne la quittait pas, elle sut à quoi s'en tenir sur la signification de cette phrase mystérieuse. En redressant la tête, elle aperçut le navire qui s'apprêtait à jeter l'ancre. Encore un peu de patience, se dit-elle, et le moment d'agir viendra. À cette pensée, elle frissonna malgré le soleil haut dans le ciel puis ferma les yeux une seconde.

Le vieux marin empoigna son grand sac oblong et, d'un coup de reins, le fit passer par-dessus son épaule. Alors qu'il enjambait le bastingage, il entendit derrière lui la voix du capitaine. « Salut, Pierrot ! », lui lança-t-elle,

et il agita la main sans prendre la peine de se retourner. Les deux hommes avaient suffisamment bourlingué ensemble jusqu'aux confins du monde pour se dispenser de formules moins laconiques, ou plus courtoises.

Il fit quelques pas sur la digue puis s'arrêta. Au fond de sa poche, il sentit le papier froissé de la lettre qu'il avait lue et relue tout au long du voyage. Il la connaissait par cœur et récita *in petto* le passage qui l'intéressait maintenant, « ... et contre le mur à arcades que surplombe le cimetière, tu ne peux pas manquer le panneau d'entrée à Ciboure. À moins de deux cents mètres sur ta gauche, je t'attendrai en espérant... ». De l'endroit où il se trouvait, il distinguait juste les petites croix perchées sur la colline qui lui faisait face. Décidément, Mademoiselle de Fartélé avait le don des rendez-vous incongrus !

En rajustant son ballot, il ne put s'empêcher de penser à nouveau au message-radio qu'il avait reçu à quelques milles seulement des côtes. « Monsieur Benoit, prenez garde ! Vous m'avez déjà échappé par deux fois. Mais vous n'êtes qu'en sursis. Et n'oubliez pas que je vise mortellement juste. » C'était signé P.B. La Princesse de Beyrouth ? Ce n'était pourtant vraiment pas son style.

Perplexe, il reprit sa route, agité par un sombre pressentiment. Ce chemin, il le reconnaissait pour l'avoir parcouru deux ans auparavant lorsque sa chère Marcelle, à peine âgée de cinquante et un ans, avait été inhumée ici, dans une solide tombe située à mi-pente. Ce jour-là, il avait décidé d'y reposer avec elle quand l'heure aurait sonné. Pour eux, cette coupe creusée dans la pierre tombale accompagnée d'une phrase amoureusement peaufinée. « L'eau de la pluie... », un éclat de lumière l'aveugla soudain.

À peine eut-il le temps de cligner des yeux qu'une formidable détonation résonna dans son crâne.